

Ce numéro contient : 1^o *L'illustration théâtrale* avec le texte complet de MADAME SANS-GÊNE, de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau ;
2^o Un supplément musical : Fragment du CHEMINEAU, de MM. Jean Richepin et Xavier Leroux, et MUSSETTE, de M. G. Samazeuilh ;
3^o Le 2^e fascicule du roman nouveau de M^{me} Marcelle Tinayre : LA CONSOLATRICE.

L'ILLUSTRATION

Prix de ce Numéro : Un Franc.

SAMEDI 21 DÉCEMBRE 1907

65^e Année. — N^o 3382.



M. MAURICE DONNAY, de l'Académie française.

Voir l'article et les autres photographies, page 409.

L'échéance du 31 décembre étant une des plus importantes de l'année, nous insistons auprès de ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire à cette date pour qu'ils veuillent bien le renouveler le plus tôt possible. Ils épargneront ainsi un surmenage excessif à nos employés au moment des fêtes du Jour de l'An, et ils éviteront en même temps tout retard dans la réception des premiers numéros de 1908.

Le Théâtre Réjane prépare une reprise sensationnelle de

[MADAME SANS-GÊNE

la pièce célèbre de MM. VICTORIEN SARDOU et EMILE MOREAU. Cette œuvre était restée jusqu'à présent inédite. Nous sommes heureux de l'offrir à nos lecteurs, dans ce numéro, en un fascicule abondamment illustré.

Le prochain numéro de *L'Illustration* contiendra :

SCN PÈRE

par MM. ALBERT GUINON et A. BOUCHINET, le grand succès actuel de l'Odéon.

Paraîtront ensuite, dans les premiers numéros de 1908 : **L'Autre, L'Éventail, L'Affaire des Poisons, Le Faux Pas, Samson, L'Apprentie**, etc., etc.

COURRIER DE PARIS



Comme je m'arrêtais hier à la devanture d'un magasin d'antiquités où maints objets charmants et — chose inconcevable — presque tous authentiques, étaient disposés pêle-mêle avec un art infernal (non... n'espérez pas que je vous indique ce lieu de délices ?) quelqu'un précisément en sortit, et, me frappant sur l'épaule :

— Je t'ai aperçu de l'intérieur. Comment ! Tu bibelotes donc aussi ?

Je ne connaissais pas du tout ce monsieur.

— Un peu, dis-je, dominant aussitôt ma surprise. Mais qui es-tu ?

— Cherche ?

Et il riait.

Je ris aussi et je lui répondis en manière de jeu :

— Inutile. On ne reconnaît jamais l'homme qui vous tutoie au coin d'une rue, et qui est toujours « l'ancien camarade de collège ». Tu l'es certainement. Tes yeux, ta satisfaction familière ne me trompent pas. Nous avons dû, sur le même banc de bois, ne rien apprendre ensemble. Aussi, ça me cause une joie très douce de te retrouver parce que du diable si je me souviens de ta chère personne ! Maintenant, dis-moi vite ton nom qui, lui aussi, j'en suis sûr, ne me dira rien.

— Eh bien ? je te parie que si. Le Fureteur.

— Ludovic !

Je lui tendis la main et dans la minute j'eus dix-sept ans, je sentis l'odeur de craie et de torchon de la classe, j'entendis le tapage des portes vitrées, les cris, le bruit des pas sur les graviers, le roulement du tambour, je fus à Fontanes où j'avais fait ma seconde avec Ludovic. Il était mon voisin.

Chaque soir, au sortir du lycée, les uns couraient chez les pâtisseries environnantes réparer des forces qu'ils n'avaient point perdues, les autres, les plus nombreux, préféraient orner de leur présence le passage du Havre. Le passage du Havre ! boulevard d'élégance, de coquetterie, d'espoir et de prétentions de nos toutes jeunes années. Paradis de la papeterie où l'on se ruinait en gommes et en crayons Faber pour peu que la demoiselle qui vous servait eût la taille souriante et le visage bien pris ! On faisait rougir une fillette en cheveux du quartier en lui barrant la route et en lui offrant une orange avec des doigts tachés d'encre. Ce n'était pourtant pas là non plus que Ludovic avait coutume de m'emmener. Il me conduisait plus loin,

devant les boutiques pleines de vieilleries du temps passé, et, me pressant plus fort le bras de sa main dont je sentais la crispation : « Quel malheur, soupirait-il, de n'avoir pas le sou ! — Pourquoi ? lui demandais-je. — Parce que j'achèterais cette table à ouvrage, et puis cette petite danseuse en Saxe, et puis ce couteau de chasse Louis XV, et puis... » Il aurait tout voulu. Il me semblait un fou. A dix-sept ans, l'idée d'acquérir des petites danseuses (je veux dire en Saxe), ne me ravageait pas. Lui, Ludovic, semblait ne vivre qu'en autrefois... Jamais il ne me parlait du présent. Il ne remportait de prix qu'en histoire, et encore lui reprochait-on de voir trop coloré, à la Michelet, et de se laisser emballer par une imagination qui prenait toujours le mors aux dents. Avec les trente francs mensuels que lui accordait à regret pour ses menus plaisirs un père serré, il trouvait cependant encore le moyen de sacrifier à sa passion précoce. Il avait le flair, le goût, la chance. Parfois, sa serviette d'écolier se bombait d'étranges bosses. Il me conduisait alors sous le porche d'une maison et, s'assurant que personne ne nous observait, il sortait de l'enveloppe magique un moutardier de Rouen, une boîte en paille ou une jolie reliure du dix-huitième siècle. C'était à croire qu'il les volait. Et cependant, ces choses ne lui avaient toujours coûté que des sommes dérisoires. Mais il furetait sans cesse et de là lui était venu ce surnom de Fureteur que lui avaient donné ses camarades. Il n'était pas rare qu'à la fin de la classe le professeur d'histoire naturelle l'appelât dans le brouhaha du départ pour lui demander avec une cordiale malice : « Monsieur Ludovic ? Ayez donc l'amabilité de me faire voir le bibelot que vous regardiez en cachette avec tant d'intérêt, pendant que je m'épuisais à vous éclairer sur la statique des végétaux ? » Et Ludovic s'exécutait de bonne grâce, plus heureux si le maître, qui était amateur, lui disait : « Charmant ! Où avez-vous déniché ça ? » que s'il l'eût classé premier pour sa composition. Or, c'était ce Ludovic-là qui venait de me rejoindre, et de si bizarre manière, après trente-deux ans d'interruption. Il n'avait pas changé ou du moins il me semblait tel que je l'avais quitté et je demeurais stupéfait à présent de ne pas l'avoir reconnu. Il était bien le même, ainsi que dans le temps où il n'avait point de barbe, avec le même teint un peu pâle, l'œil aigu et brillant, la main artiste et sans cesse entr'ouverte comme s'il tenait quelque invisible verrerie fragile.

— Viens chez moi, me dit-il. Je vais t'en montrer !

Et je le suivis.

Je ne vous décrirai point aujourd'hui son entresol plein de curiosités amusantes et parfois précieuses, pas plus que je ne vous conterai sa vie. Elle était celle d'un homme heureux, qui se livre sans défense à sa manie. Demeuré garçon avec de petites rentes, il bibelotait.

— Nous causerons plus longuement une autre fois, me déclara-t-il. Pour tantôt voici ce que je voulais te soumettre. Tu as lu dans les journaux qu'une M^{me} veuve Blavot — que Dieu bénisse cette digne femme ! — avait fait don tout récemment au musée Carnavalet d'une partie des meubles qui servirent à la famille royale au Temple ? Eh bien, ils n'ont pas tout à Carnavalet.

— Tu as des meubles du Temple ?

— Non. Mais des documents qui parlent au cœur.

Il avait soulevé la tablette d'une vitrine où étaient rangés une quantité de souvenirs de l'époque révolutionnaire, et pris une grande feuille de papier portant l'en-tête imprimé : *Commune de Paris*, avec le cachet à bonnet phrygien.

— Ecoute ça. C'est le bulletin de la visite des commissaires au Temple, le 15 novembre 1792.

Il lisait à présent, non sans une certaine solennité :

« Louis a éprouvé, la nuit dernière, quelques mouvements de fièvre ; il a très peu dormi. Il a cru devoir faire diette et laver ; en conséquence, il n'a ni déjeuné, ni dîné. Seulement, il a pris un bouillon cet après-midi et déjà il s'est trouvé beaucoup mieux. Il a assuré lui-même qu'il n'avait pas besoin des secours de l'art, que ce malaise passerait promptement à l'aide du régime qu'il se prescrivait, qu'il avait à cet égard une expérience qui ne lui laissait aucun doute d'un prompt et parfait rétablissement ; que néanmoins si, contre son attente, il avait besoin de médecins, il serait satisfait si on lui envoyait le citoyen Mounier ou le citoyen Vicq d'Azir.

» Marie-Antoinette a eu ces jours derniers un rhume de cerveau qui s'est manifesté à la figure par des signes inflammatoires et un embarras dans la respiration. Maintenant la poitrine est à peu près dégagée ; l'inflammation du nez et des yeux extrêmement diminuée. Toutes les apparences promettent une cessation prompte de tous accidents... » Et les signatures des commissaires, chacune avec le particulier dessin de son paraphe. Déguaigué, Le Camus, Larcher, etc.

Il avait reposé le papier.

— Eh bien ? As-tu vu la scène ? Ce roi qui n'a pas fermé l'œil de la nuit ? Penses-tu à ce qu'il a pensé ? Et Marie-Antoinette ? Son rhume de cerveau ? Avec un accent circonflexe ?... C'est assez clair ? Elle pleure en cachette. Tu ne trouves pas ce papier effrayant ?

— Si.

— Voilà mieux.

Je sentais quelque chose dans mes mains : un petit cahier de papier bleuté sur la couverture duquel étaient tracés ces mots : *Livre de blanchissage du 21 septembre 1792*.

A l'interrogation de mes yeux Ludovic répondait :

— Oui, c'est le livre de blanchissage de la famille royale au Temple, de la main de Cléry. Regarde.

Sur la première page, aussitôt, je lisais : *Linge sale de Louis 16*.

— As-tu remarqué, me disait mon ami, que Cléry avait d'abord écrit : *du roy* ? On a dû lui faire une observation, car il a effacé pour mettre en dessous : *de Louis 16*.

Suivait le compte du linge : 15 chemises, 9 cols, 3 cravattes de mousseline, 7 mouchoirs de baptiste, 4 vestes de bazin, 4 calçons, 3 bonnets de nuit, 4 sertette, 3 paires de bas de soie blanc, 4 paires de chaussons de flanelle, 1 peignoir, 8 serviettes de toilette, 2 draps.

Je tournais deux pages : *Linge sale de l'épouse de Louis 16* : 7 chemises, 1 jupon de bazin, 1 redingotte et jupon de bazin, 2 corcets, 2 paires de bas de soie blanc, 3 serviettes, 4 mouchoirs, 2 fichus garnis de dentelles, 2 fichus de linon, 1 peignoir, 2 béguins de dentelles, 6 petits linges, 1 bonnet de linon, 1 pierrot de toile de Jouï.

... Je me remémorais les robes des galas de Versailles, les paniers d'or et d'azur et les guirlandes de roses des gravures de Janinet...

Mais je tournais deux autres pages : *Linge de Madame Elisabeth*. Puis *Linge du 22 octobre à Madame Clouet*.

— Qui est cette M^{me} Clouet, le sais-tu ? me disait Ludovic. Je n'en ai pas idée.

— Moi, non plus. Il n'y a qu'à le demander à Lenôtre. Nous le saurons.

Et je tournais une page : *Linge de Louis-Charles, fils* : 1 drap, 3 jacquetons, 6 chemises, 3 jilet, 3 sertette, 6 paires de bas de fil, 2 serviettes, 6 linges de garde robe... Pauvre petit ! Blonds cheveux de M^{me} Vigée !

Mon ami se penchait avec moi sur les feuillets couleur du temps passé.

— Vois ? me faisait-il observer. C'est, au début : le linge sale de Louis 16, en septembre. Au 30 octobre, ça devient : le linge de Louis ci-devant roy. Au 13 novembre, ça n'est plus que : le linge de Capet. Comme ça descend vite !

Nous avions trop de choses à dire pour pouvoir parler. Chacun lisait son propre émoi dans les yeux de l'autre. L'histoire retentissait dans nos cœurs.

Je pris congé de Ludovic. Mais, tout le restant de la journée, j'ai vu monter dans le ciel les longues et si tristes tours du Temple.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

M. MAURICE DONNAY REÇU PAR M. PAUL BOURGET

Elu, le 14 février, membre de l'Académie française, comme successeur d'Albert Sorel, M. Maurice Donnay a pris séance jeudi.

Tout contribuait à faire de cette réception une des plus intéressantes et des plus brillantes auxquelles on ait depuis longtemps assisté : la personnalité du nouvel académicien, comme celle du collègue chargé de le recevoir ; la nature des sujets où ils avaient à se disputer les palmes de l'éloquence devant le public d'élite, arbitre accoutumé de ces joutes courtoises. Ce public n'est pas toujours aussi favorisé : les astres du firmament académique ne luisent pas tous d'un très vif éclat ; certains, fort estimables d'ailleurs, n'ont qu'une faible puissance de rayonnement, et tels que le télescope sait découvrir sont peu visibles au bout des lunettes parisiennes. Le jour de leur passage à l'horizon du



M. Paul Bourget.
(D'après un instantané.)

pont des Arts, on s'empresse vers le phénomène, par habitude, par mode ; mais on n'apporte à son observation qu'une condescendance polie, on applaudit de confiance, du bout des doigts, sans grand enthousiasme, et le spectacle, en somme, ne procure qu'un agrément tempéré.

Mais, cette fois-ci, le hasard s'est montré d'une singulière opportunité ; en voulant que le tour de rôle de M. Paul Bourget, en qualité de directeur de la compagnie, coïncidât avec la réception de M. Maurice Donnay, il a opéré la plus heureuse des conjonctions, la rencontre de deux immortels essentiellement, exclusivement hommes de lettres — un auteur dramatique et un romancier — c'est-à-dire d'écrivains des deux genres qui se partagent à notre époque, la faveur la plus grande et la plus large notoriété. Or, la notoriété de ceux-ci est universelle ; c'est la célébrité.



M. Maurice Donnay dans le parc de sa villa d'Agay. — Phot. Paul Bover.

Qui n'a vu jouer, ou tout au moins ne connaît par la lecture, grâce à *L'Illustration*, les pièces de Donnay ? Leurs titres sont dans toutes les mémoires : *Lysistrata*, *Pension de famille*, *Amants*, *la Douloureuse*, *l'Affranchie*, *Georgette Lemeunier*, *Education de prince*, *le Torrent*, *l'Autre Danger*, *le Retour de Jérusalem*, *l'Escalade*, *Paraître*. La plupart d'entre elles ont obtenu des succès retentissants, et jusque sur la scène du Théâtre-Français. Qui n'a lu les romans de Bourget, aussi recherchés à l'étranger qu'en France même : *l'Irréparable*, *Une Idylle tragique*, *Cruelle Enigme*, *Crimes d'amour*, *André Cornélis*, *Mensonges*, *le Disciple*, *Un Cœur de femme*, *Terre promise*, *Cosmopolis*, *le Fantôme*, *Un Divorce*, *l'Emigré* ? ses études de plus courte haleine : *Pastels*, *Portraits de femmes* ? Et comment ne pas se promettre merveille de l'entrée en lice, pour un tournoi littéraire, de ces preux chevaliers de la plume, tous deux auteurs en vedette, « très parisiens », d'une suprême élégance physique et intellectuelle ; tous deux admis au Palais Mazarin, jeunes encore, au cours de la quarantaine (et depuis 1894, année de son élection, M. Paul Bourget a trouvé le secret d'opposer au temps une résistance victorieuse) ; tous deux ayant inauguré leur carrière par la poésie ; tous deux aujourd'hui dans la pleine maturité d'un talent qui, chez l'un et l'autre, se renouvelle et accomplit une évolution marquée, — le premier, sans rien perdre de ses dons précieux, observation pénétrante de la vie moderne, verve étincelante, indulgente ironie, les appliquant à des œuvres plus élevées et plus fortes ; le second, sans cesser d'être le psychologue inquiet, l'analyste subtil de l'âme contemporaine, professant, dans ses livres les plus récents, des idées où s'affirme le réveil de croyances que l'esprit philosophique semblait avoir abolies en lui ?

Ces analogies constatées, comment ne pas rechercher une si rare occasion de voir se dessiner en relief les traits qui différencient leurs physionomies, leurs tempéraments, leurs caractères, leurs conceptions, de savoir, par exemple, ce que l'auteur de la *Physiologie de l'amour moderne* pense de l'auteur d'*Amants* ?

Comment, enfin, ne pas être curieux d'entendre un homme de théâtre, d'apparence légère et frivole, prononcer l'éloge d'un grave historien, Albert Sorel, édificateur d'une œuvre monumentale : *l'Europe et la Révolution française* ?

Aussi, quelle belle chambrée sous la coupole, ce jeudi-là ! Comme les regards (qui n'étaient pas tous, tant s'en faut, des regards masculins) s'attachaient à ces deux habits verts si galamment portés ! Comme on prisait l'aisance un peu indolente de M. Donnay, la correction diplomatique de M. Bourget ! Un frémissement de sympathie impatience accueillit le nouveau venu, quand il se leva pour tirer le premier, et bientôt sa voix caressante, son verbe clair, souple et si naturellement spirituel eurent conquis l'auditoire. Pouvaient-ils en être autrement ? Qu'il écrive ou qu'il parle, il a, suivant l'expression

de M. Jules Lemaître, « la grâce, à quoi rien ne résiste ».

Naguère, le comte d'Haussonville, recevant Brunetière, commençait ainsi sa réponse : « Vous nous avez dit tout à l'heure que, si la franchise était bannie de la terre, elle trouverait un refuge dans les discours académiques. Je crains que vous ne vous trompiez. Le Palais de l'Institut n'est pas toujours celui de la Vérité. Même dans les séances solennelles qui nous réunissent sous cette coupole, il n'est pas sans exemple que, pour louer le récipiendaire comme il convient, le directeur soit obligé de se faire une certaine violence et qu'il y réussisse assez médiocrement. » M. Bourget, l'autre jour, ne connut pas cette malchance.

Bref, ce fut une fête exquise de l'esprit français, et ceux qui n'eurent pas la bonne fortune d'y assister se priveraient d'un régal singulièrement savoureux et délicat en ne lisant pas ces discours.

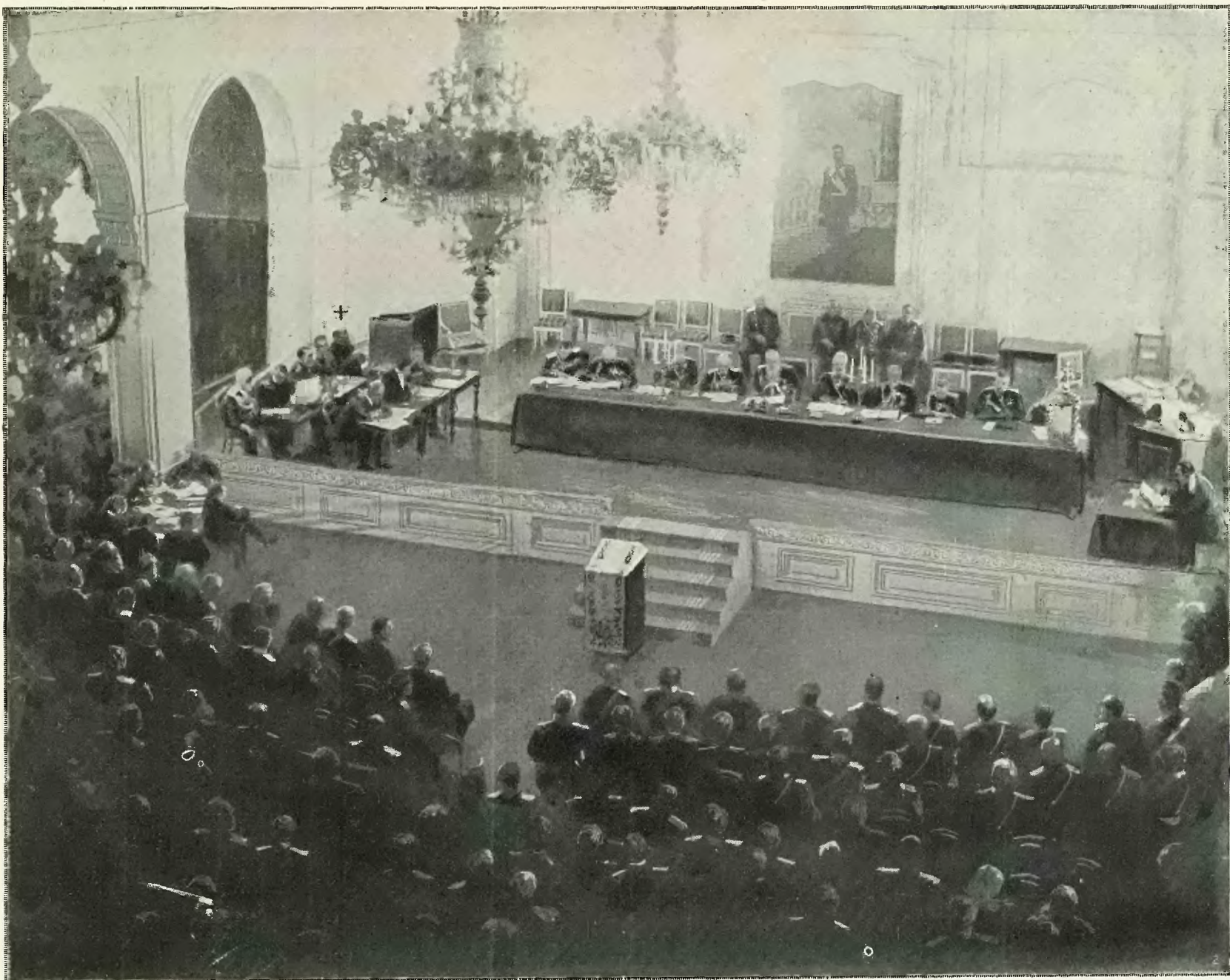
J'ai qualifié M. Maurice Donnay d'écrivain « très parisien », parce que l'épithète était inévitable. Je m'en excuse, sachant qu'il en goûte peu la banalité et que, pour son compte, il en conteste l'exactitude. En effet, à la vie de Paris il préfère le calme des champs et la beauté des sites maritimes plus propices au recueillement, au fonctionnement régulier de la pensée. « Je n'ai écrit une œuvre de quelque importance, disait-il à un de ses biographes, que du jour où j'ai quitté Paris, où j'ai vu la vraie nature que je ne connaissais point. Je l'ai adorée à l'égal d'une maîtresse. »

Loin du boulevard et de tout appareil académique, il passe une grande partie de l'année dans sa villa Lysis, à Agay, près de Saint-Raphaël, entre les bois ombreux et la Méditerranée bleue ; c'est là, probablement, qu'il aura conçu et achevé sa prochaine pièce, dont nos lecteurs ne seront pas les derniers à bénéficier.

EDMOND FRANK.



La villa Lysis, à Agay.



Une audience du conseil de guerre jugeant les défenseurs de Port-Arthur, dans la salle du Club de l'armée et de la marine, à Saint-Petersbourg.
(Le signe + désigne le général Stœssel, en civil.)

LE PROCÈS DES GÉNÉRAUX QUI ONT RENDU PORT-ARTHUR

Le mardi 10 décembre se sont ouverts, à Saint-Petersbourg, les débats du procès intenté au lieutenant général Stœssel, au major général Reiss et aux lieutenants généraux Fock et Smirnov, au sujet de la reddition de Port-Arthur aux Japonais.

Le conseil de guerre siège au Club de l'armée et de la marine. Il est présidé par le général Douk-mussov. Le ministère public est représenté par le général Goursky.

Le général Stœssel — dont le nom fut un moment si glorieux — se présente en civil, la décoration de Saint-Georges à la boutonnière. Ses coaccusés sont en uniforme. Le président ouvre les débats par les paroles suivantes :

« Le conseil de guerre est appelé à statuer sur l'affaire concernant les négociations illégalement ouvertes par les personnalités qui commandaient à Port-Arthur, négociations qui ont abouti à une capitulation déshonorante pour la vaillante garnison et écrasante pour la Russie. »

Il est alors donné lecture de l'acte d'accusation qui débute par cette affirmation : « Le lieutenant général Stœssel n'avait aucune raison pour capituler le 1^{er} janvier 1905, vu la force de la garnison, l'état de défense de la place et les réserves en munitions et en provisions. » Puis il entre dans le détail des faits reprochés à chacun des accusés.

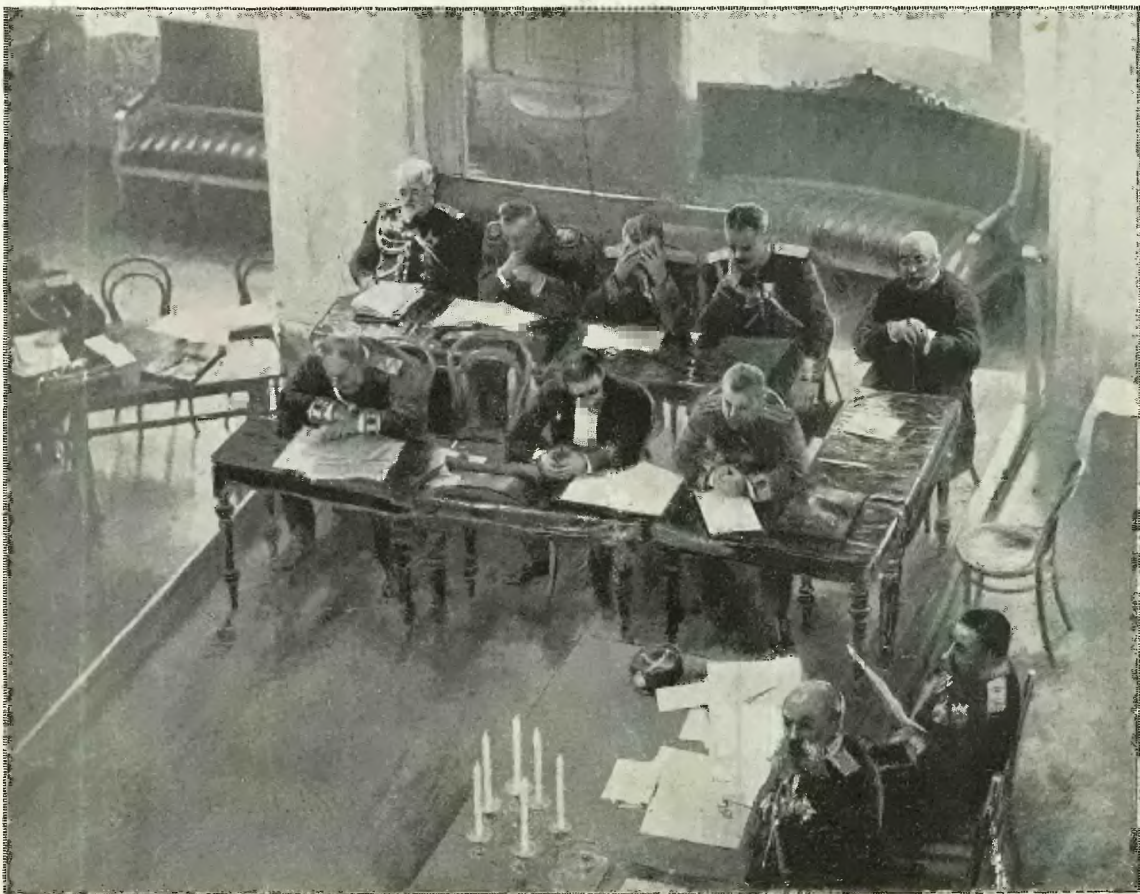
Rappelons que le général Smirnov était commandant de la place elle-même de Port-Arthur, tandis que le général Stœssel commandait les forces sous Port-Arthur. Après avoir été battu, Stœssel devait donc remettre au général Smirnov la direction de la défense de la forteresse. Le général Kouropatkine lui en avait donné l'ordre. Il désobéit. Il a envoyé au tsar, au général Kouropatkine, à l'amiral Alexeïef, des dépêches ou des rapports contraires à la vérité. Il a suspendu, fautiveusement, la construction des lignes de défense.

Dans cette salle d'audience sont réunis des personnages qui ont joué dans cette malheureuse cam-

pagne les rôles les plus importants. Le général Bilderling, qui désobéit au général Kouropatkine, siège parmi les juges. Kouropatkine lui-même est cité comme témoin, et l'on se montre, dans l'assistance, le général Rennenkampf. Cela est fort impression-

nant. On a vu également, aux audiences suivantes, le ministre de la Guerre et l'amiral Skrydlov.

La déposition du général Kouropatkine, faite avec une dignité, un calme émouvants, a produit une grande sensation.



Au banc des accusés les généraux Smirnov, Fock, Reiss et Stœssel, celui-ci en civil ; devant eux, les défenseurs. — Photographies Bulla.



Le carrosse de gala conduisant à l'église la princesse Marie Bonaparte.

LE MARIAGE PRINCIER D'ATHÈNES

Le mariage de la princesse Marie Bonaparte avec le prince Georges de Grèce vient d'être célébré, à Athènes, le 12 décembre. Ce fut, sous un ciel radieux, une fête charmante, à laquelle un peuple immense s'est associé.

Des troupes faisaient la haie du palais royal jusqu'à l'église métropolitaine.

A l'aller, la reine Olga, en costume national grec, comme toutes les dames de la cour, avait pris place, avec la princesse Marie, exquise de grâce sous sa blanche parure de mariée, dans un somptueux carrosse de gala, tendu de satin blanc, sur les panneaux duquel étaient incrustées en or les armes royales. Détail curieux, cet équipage était celui dans lequel le comte de Chambord avait rêvé de faire son entrée dans Paris. Il avait été commandé par ses fidèles, en 1873, au moment où l'on croyait possible, en France, une restauration monarchique.

Puis, le roi Georges, le prince héritier, en uniformes de généraux, le fiancé, le prince Georges, en amiral, venaient à cheval.

Le prince Roland Bonaparte, por-



L'entrée à l'église : la princesse Marie Bonaparte, et la reine Olga en costume national grec.

tant l'uniforme à palmes vertes, le chapeau à plume noire, l'épée de nacre des membres de l'Institut, suivait, accompagnant la princesse Sophie, en une calèche à l'arrière de laquelle, près du valet de pied, se tenait un garde du corps en vieux costume grec, avec la fustanelle nationale.

Par des rues jonchées de fleurs, le cortège nuptial arriva, au grondement du canon, au son de toutes les cloches de la capitale lancées à pleine volée, à l'église, où la princesse Marie fit son entrée au bras du prince Roland. Puis venaient le roi et la reine, le prince Georges conduisant la princesse Sophie.

Le métropolite officia assisté des quatre évêques qui composent avec lui le Synode, et bénit les époux. Quand fut terminée cette cérémonie, très imposante, avec tous les rites vénérables de la vieille liturgie orthodoxe, le cortège se remit en marche, le prince Georges donnant maintenant le bras à la nouvelle épousée ; et lorsqu'ils apparurent au parvis, couple jeune, beau, rayonnant de joie, des zito enthousiastes les accueillirent.



Les nouveaux époux : la princesse Marie et le prince Georges, à la sortie de l'église.



Le prince Roland Bonaparte, en uniforme de membre de l'Institut la princesse Sophie et le prince Alexandre.

et géodésiques qui devaient leur permettre de prendre, des régions traversées, des levés précis. Ils ont largement profité de ces facilités. Tout en conduisant admirablement l'enquête dont ils étaient chargés, ils ont recueilli, chemin faisant, d'intéressants travaux topographiques. Leur tournée à travers le Sahara a pris, en certaines de ses parties, le caractère d'une véritable exploration.

* *

Le 10 février dernier, le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier débarquaient à Alger. Autorisés à suivre un détachement de la compagnie de méharistes du Tidikelt qui, sous les ordres du capitaine Dinaux, devait, dans les premiers jours de mars, partir « en tournée » — c'est le terme à présent consacré, tout comme pour les paisibles agents voyers et représentants de commerce de France ! — vers l'Adrar septentrional, où campaient les Touaregs Taitocqs, il s'agit pour eux de gagner par chemin de fer, à cheval, puis à mehari, In-Salah, d'où elle se met en marche. Ils y arrivent le 15 mars. Le capitaine Dinaux est là, prêt à accompagner la mission Arnaud, avec un détachement de dix carabines, jusqu'au Hoggar, où l'on rejoindra le groupe mobile de police (soixante-dix carabines) commandé par le lieutenant Sigonney et parti en avant depuis plusieurs jours. Le père de Foucault — cette extraordinaire et si attachante figure, ancien officier, devenu missionnaire, sans cesser pour cela de servir la France, et très efficacement — fera partie de l'expédition.

Le 18, dans l'après-midi, commence la deuxième partie du voyage, d'In-Salah à Timiaouine. Une grande partie de cet itinéraire, de Maader-Arak jusqu'à In-Amjel, où l'on est le 3 avril (270 kilomètres), puis de l'oasis de Silet à In-Ouzel (350 kilomètres), où l'on arrive le 24, est effectuée, à travers le Tanesrouft et le Tassili de l'Adrar, en un pays jusque-là inexploré. Au cours de ce dernier trajet, la mission fit à Adjelman-Tamada (19 avril) une découverte de la plus haute importance : un point d'eau intarissable, dans une faille ouverte au flanc nord-est du Tassili, ou plateau de l'Adrar. Comme ce puits précieux est juste à mi-chemin sur la longue et aride route du Tanesrouft, et que cet itinéraire, suivi pour la première fois par la petite colonne, est justement le plus court pour aller du Hoggar à l'Adrar des Iforas, il est certain que c'est une route nouvelle qui vient d'être indiquée sur la carte africaine.

Comme on arrivait à In-Ouzel, le 24 avril, le capitaine Dinaux apprit la présence, à Timiaouine,



Le capitaine Arnaud, de l'état-major du gouverneur de l'Afrique occidentale française.

depuis quelques jours, de méharistes soudanais venus de Bamba, Bourem et Gao, avec de nombreux chameaux. En hâte, car ces détachements s'apprêtaient à repartir l'un pour Gao, l'autre pour Tombouctou, le capitaine envoya un courrier rapide à leur commandant pour lui demander d'attendre la colonne algérienne, et le 28, les deux troupes, Algériens et Soudanais, firent une jonction sensationnelle et d'une grande portée politique.

Il était 10 heures du matin, quand les « gens du Nord » arrivèrent. Les deux sections de méharistes soudanais rendaient les honneurs. Les capitaines Cauvin et Pasquier, commandants des cercles et compagnies de Bamba et de Gao, se portèrent devant des Algériens qui s'avançaient en bataille, la carabine au poing.

Les méharistes du Nord mirent pied à terre et établirent leur camp à proximité des tentes soudanaises. Et pendant trois jours on fraternisa.

Les officiers et les sous-officiers européens mirent leurs popotes en commun, et là, rien que de naturel. Mais les Africains, eux aussi, se mêlèrent les uns aux autres avec la plus franche cordialité. Et quel extraordinaire pêle-mêle de races, pourtant, présentait ce camp de Timiaouine ! Dans les fêtes du soir, les Kabyles et les gens du Tell, les Chaambas et les Touaregs de la compagnie du Tidikelt mêlaient leurs monotones mélodies aux chants bruyants des Bambaras, aux rauques psalmodies des Mossis de la boucle du Niger. Et chacun chantait son pays, âpre ou riant, les exploits des siens. Puis les danses des Kabyles, lentes, rythmées, lascives comme celles des almées, alternaient avec les bonds désordonnés, les gambades folles des Toucouleurs nerveux. Les idiomes se confondaient, comme au banquet des Mercenaires, dans *Salammbô*. Et peut-être les descendants des marchands d'esclaves donnaient, ces soirs-là, en frères d'armes, l'accolade aux petits-fils, aux proches du noir bétail que leurs pères conduisaient, en lugubres caravanes, la fourche au cou, à travers le désert brûlé, vers les marchés du Maroc, du Touat ou de la Tripolitaine.

De Timiaouine, selon les instructions qui lui parvinrent de Dakar, le capitaine Arnaud se résolut à suivre le détachement du capitaine Pasquier qui devait descendre directement sur le Niger par un itinéraire nouveau, encore, passant par Doret, Kidal, Anou-Mellen, plus court que ceux habituellement suivis entre Timiaouine et Gao. Cependant, le lieutenant Cortier avait toute latitude d'explorer, en zigzag, la région entre Timiaouine et Gao, d'en relever les points principaux.

Tout se passa, pour les deux moitiés de la mission, le capitaine et le lieutenant, sans incident. De Timiaouine à Gao, le capitaine Arnaud parcourait 590 nouveaux kilomètres en pays inconnu, puis s'embarquait sur le Niger jusqu'à Carimama (8 juin), enfin, à travers le Dahomey, à cheval jusqu'à Agouagou, terminus du rail, puis, en chemin de fer, gagnait, le 23, la gare de Cotonou.

* *

Au cours de ce voyage si rapide, si intéressant et si calme, de la Méditerranée au golfe de Guinée, le capitaine Arnaud et le lieutenant Cortier ont vu les sites les plus divers, des fertiles plaines de l'Algérie franchies au roulement haultant de trains bien sages, jusqu'à l'Adrar, à la physionomie étrange, où se dressent des roches aux formes fantastiques, bêtes accroupies, sphinx monstrueux taillés lentement par les ans, les rafales, les ouragans brûlants, les dévorants soleils, les pluies rarissimes, dans des pierres pourtant renommées par leur résistance : grès, schistes, laves pâles, granits déco-



Le point d'eau permanent d'Adjelman-Tamada, sur la route directe de Silet à Timiaouine.



LES TOUAREGS DU SAHARA

Un combat singulier de Touaregs Oulliminden en plein désert (d'a



DESCENDENT-ILS DES CROISES ?

es une photographie de la mission Arnaud-Cortier). — Voir l'article aux pages ci-contre.

lorés, porphyres, basaltes, tout un chaos effrayant que coupent, de-ci de-là, d'éphémères pâturages.

Telles de ces régions aujourd'hui désertiques, sinistres de solitude et de pauvreté furent pourtant fertiles, autrefois, alors que de paisibles agriculteurs, des sédentaires travailleurs et sages les habitaient. Mais les hordes des guerriers nomades vinrent, descendant du nord, et refoulèrent ces pacifiques. Leurs montures, les troupeaux qu'ils poussaient devant eux, tondirent la contrée; eux la saccagèrent. Les puits, abandonnés, se comblèrent; les cultures, les pacages disparurent. Maures, Arabes, Touaregs, errent maintenant à travers les espaces vides et nus, cherchant, à l'aventure, la vague nappe de verdure fécondée par une bienfaisante ondée, qui fournira quelques repas à leurs chameaux. L'herbe broutée, on repart, on va plus loin chercher sa vie.

Ils subsistent, cependant, ces coureurs du désert; ils se partagent, sans frontières bien écrites, on le pense, l'étendue illimitée; ils luttent, se volent, en des rezzous, les uns les autres leurs chameaux, les reconquièrent. Hoggars ici, là Iforas, Oulliminden un peu plus loin, ces Touaregs sont demeurés d'humeur batailleuse et pillarde. Mais les jours héroïques sont passés pour eux, depuis que nous sommes installés à portée, surveillants sévères.

Ce sont des races mystérieuses et fières. Une hypothèse ingénieuse, et très séduisante pour les romanesques, veut que ce soient les descendants de croisés francs, les arrière-petits-fils des loyaux compagnons de saint Louis en terre d'Afrique. Leurs mœurs, leurs caractères, leurs accoutrements même prêtent à d'étranges rapprochements. La tête entourée, parfois couronnée d'une sorte de cimier, le visage voilé de noir ou de blanc, à l'exception des yeux, en longues tuniques flottantes, un glaive au côté, la lance au poing, défendus par un large bouclier, on dirait vraiment, à les voir, quelque preux casqué du heaume, vêtu du haubert. Détail plus étonnant encore : la croix figure comme motif ornemental sur maintes pièces de leur équipement, sur leurs boucliers, au pommeau de leur selle. Ils sont musulmans, certes, mais tièdes pratiquants; la femme est chez eux très libre, point soumise à la claustration du harem; et ils apparaissent réellement tels que des étrangers au milieu de l'Islam. Chevaleresques, épris d'aventures guerrières, les jeux qu'ils affectionnent entre tous sont ceux de l'épée, les tournois aux grands gestes héroïques; et, quand ils reviennent des rezzous, ils composent de leurs exploits des poèmes qu'ils chantent à leurs belles, — tout comme des troubadours...

Le merveilleux, c'est que tout ce monde, turbulent de nature, hostile naturellement à l'envahisseur, au conquérant, vive avec nous, à l'heure actuelle, en parfaite intelligence, soumis, respectueux et payant — dès qu'on a su lui faire entendre que



Le détachement léger de quatre tirailleurs soudanais, après Timiaouine.

toute résistance serait absurde, sinon dommageable — l'impôt de « chamelons » qu'on lui réclame.

Quand le capitaine Dinaux, qui convoie la mission Arnaud-Cortier d'In-Salah à Timiaouine, arrive à Endid, Moussa-ag-Amastane, amenokal des Touaregs Hoggars — que voilà donc un nom et un titre romantiques ! — vient l'y rejoindre. Il a à entretenir le chef français de toute une série d'affaires : il a dirigé contre les Azdgers dissidents, un contre rezzou heureux; un rezzou de Hoggars — ses sujets — et d'Iforas de l'Adrar a opéré, dans l'Aïr, contre les Kel-Rharous, autres dissidents, qui venaient de razzier aux Touaregs Oulliminden des chameaux; il leur a repris ce bétail et l'a fait rendre à ses légitimes propriétaires; il rend compte de tout cela. Six jours durant, il se rend chaque jour conférer avec le capitaine Dinaux. Il désirerait venir à Gao et à Tombouctou. Mais surtout, il forme un rêve fou : voir la France, voir Paris, et volontiers il sacrifierait, pour réaliser ce rêve, la visite à Tombouctou et à Gao. Et au moment où l'on se va séparer, son dernier mot est pour se féliciter d'avoir pu saluer, au Hoggar, des officiers du Soudan et pour protester du plaisir qu'il aurait à recevoir tous ceux de leurs camarades qui voudraient s'y hasarder.

Un peu plus tard, le capitaine Dinaux devait avoir une entrevue avec l'oncle de Moussa-ag-Amastane, le chef Amédor, que rencontrèrent, dans le massif de Dorest, le capitaine Pasquier et le capitaine Arnaud, gagnant Gao.



Amédor, oncle de l'amenokal des Hoggars



Sur le Tassili de l'Adrar : les sphinx que taille le vent.

Le lieutenant Cortier, voyageant dans l'Adrar des Iforas, a pour guide un des chefs de la région, Fenna, le même qui servit autrefois de guide à M. Gautier. Il le dépêché : « un grand diable de Touareg, déjà grisonnant, aussi aimable qu'intelligent, dont la compagnie lui est précieuse pour les renseignements qu'il lui donne et agréable par sa bonne grâce et son dévouement ».

On a douté qu'il y ait jamais eu des « Kroumirs ». Il y a des Touaregs, c'est sûr : on les a photographiés; et voilà ce qu'ils sont. Il y a toujours un Sahara aussi. On n'en saurait douter : on le traverse. Mais il commence réellement à être fort bien « aménagé », si l'on peut dire.

Les temps apparaissent proches, en vérité, où les archéologues les plus prudents vont s'aventurer à la découverte de ces ruines, à la chasse à ces inscriptions indéchiffrées que la mission Arnaud a rencontrées au cours de son voyage; où les touristes les plus préoccupés de leur confortable envisageront la possibilité d'une villégiature vers Tombouctou ou Gao. Si les uns et les autres se réjouissent de pouvoir tenter l'aventure, c'est aux méharistes qu'ils en devront réserver toute leur gratitude; aux méharistes, les meilleurs garants de la tranquillité et de l'ordre dans le Sahara, à ces rapides coureurs, toujours prêts pour tous les raids, et grâce auxquels il ne demeurera bientôt plus dans cette vaste Afrique, naguère si inviolable, un pouce de terre vierge.

GUSTAVE BABIN.

LES TRAVAUX DU MÉTROPOLITAIN

LE RACCORD DES CAISSONS SOUS LA SEINE

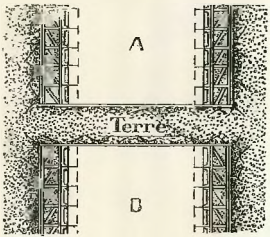
Depuis deux ans nous avons tenu nos lecteurs au courant des travaux de fonçage, sous le lit de la Seine et sous les berges, des divers caissons destinés au passage de la ligne métropolitaine allant de la porte de Clignancourt à la porte d'Orléans. Trois de ces caissons furent incrustés, à une certaine distance l'un de l'autre, sous le grand bras de la Seine, entre le Châtelet et le Marché aux fleurs. Il a donc fallu les raccorder ensemble. Ce travail, commencé il y a quelques semaines, sera bientôt achevé ; nous allons en exposer les phases curieuses.

Rappelons d'abord la situation exacte des trois caissons dont le profil voûté est équarri à chaque extrémité. Leur base repose à environ 10 mètres, et leur clé de voûte extérieure à 1 mètre au-dessous du lit de la Seine. Encore remplis de l'eau dont on les a lestés pour les faire descendre, ils sont, depuis plusieurs mois, privés de toute communication avec l'extérieur. On a simplement ménagé dans leur paroi une tubulure à laquelle les scaphandriers pourront

Coupe transversale d'un caisson à ses extrémités.

plus tard raccorder le tuyau d'un appareil d'épuisement.

Le premier caisson, que nous désignerons par A, arrive à une distance moyenne de 5 mètres du quai de Gesvres ; le troisième caisson, C, au contraire, pénètre d'environ 7 mètres sous le quai de la Cité. Le caisson central B se trouve séparé de chacun des deux autres par une tranche de terre de 1 m. 50 d'épaisseur. Il fallait donc construire



Position respective de deux caissons, vue en plan.

des joints étanches réunissant les trois caissons et permettant d'établir l'intercommunication après avoir enlevé cette tranche de sol. Il semble, a priori, qu'il eût été beaucoup plus simple de descendre les caissons l'un contre l'autre ou en les emboîtant. Ces deux solutions présentaient d'assez gros risques. Le poids total d'un caisson au cours du fonçage atteignait environ 4.300 tonnes (carcasse métallique, 300 tonnes ; béton, 2.000 tonnes ; eau de lestage, 2.000 tonnes). Le caisson, enfonçant peu à peu, comme nous l'avons jadis expliqué, par l'effet de ce poids énorme nécessaire pour contrebalancer la pression de l'air comprimé, il est très difficile d'assurer dans un sol de résistance forcément inégale la verticalité géométrique, c'est-à-dire absolue, de la descente. Les oscillations ou déviations inévitables possibles au cours de cette descente nécessitent donc un intervalle suffisant pour écarter toute chance de frottement de deux caissons l'un contre l'autre.

D'ailleurs, on n'eût jamais réussi à placer les caissons rigoureusement l'un contre l'autre ; il aurait toujours subsisté un intervalle d'au moins quelques centimètres. Or, il eût été impossible, même avec les pompes les plus puissantes, d'épuiser l'eau qui serait arrivée dans cet intervalle avec une pression énorme. Quant au refoulement par l'air comprimé, il eût exigé sur la surface entière du caisson la résistance — et, partant, une augmentation de poids considérable — que présentaient seules les parois de la chambre de travail.

Pour éviter ces divers inconvénients, M. Chagnaud a imaginé un moyen beaucoup plus coûteux, mais ayant l'avantage de réduire au minimum, on pourrait presque dire de supprimer, tout aléa dans l'exécution des travaux.

Le procédé consiste à aller retrouver les caissons sous la Seine et à les flanquer extérieurement de piliers de béton jointifs qu'on relie par une voûte en maçonnerie après avoir déblayé la tranche de terre.

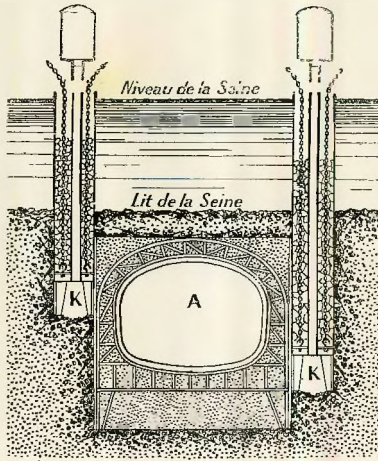
Ce travail bizarre, d'un genre tout nouveau, comprend trois séries d'opérations que résumant nos croquis schématisés.

1° Par le système de l'air comprimé, autrefois décrit dans ses moindres détails, un caisson mobile K

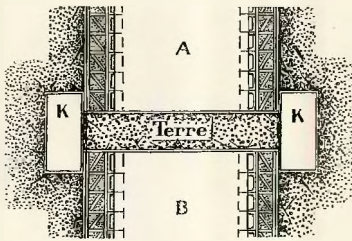
est descendu sous la Seine, de façon à chevaler sur l'intervalle qui sépare les caissons A et B, et aussi près que possible de leur paroi.

Ce caisson mobile, ou *cloche*, qui sera plus tard remonté, mesure 3 m. 50 de longueur sur 1 m. 75 de largeur. Il comporte une chambre de travail, c'est-à-dire un compartiment inférieur maintenu en communication avec l'extérieur par l'intermédiaire d'un sas à air couronnant une cheminée qui sert de voie de descente aux ouvriers. C'est aussi par cette cheminée qu'on lance dans la chambre de travail l'air comprimé nécessaire pour refouler l'eau toujours prête à jaillir du sol.

Contrairement aux caissons A, B, C, le caisson K reste ouvert par le haut : au fur et à mesure de sa descente, on l'allonge au moyen de hausses en tôle, de façon que, comme le sas à air, il émerge constamment. Ce dispositif donne d'abord toutes facilités



Vue en élévation.



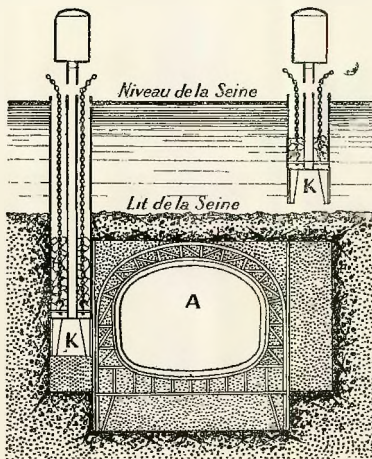
Vue en plan.

Descente du caisson mobile servant à établir les piliers jointifs.

pour augmenter le lest à mesure que l'on s'enfonce et que croît la pression de l'air comprimé nécessaire pour équilibrer la pression de l'eau ; inversement, il permet, à la remontée, de retirer le lest proportionnellement à la diminution de pression.

Le caisson K est descendu jusqu'au soubassement que forme aux grands caissons le béton qu'on a coulé dans leur chambre de travail.

2° Dès qu'il est arrivé au terme de sa course, on le remonte progressivement à l'aide d'agres disposés



Remontée du caisson mobile au fur et à mesure de la construction des piliers.

sur les échafaudages extérieurs et de vérins actionnés par des presses hydrauliques développant une force d'environ 500 tonnes ; en même temps, les ouvriers installés dans sa chambre de travail remplissent de béton le trou que cette chambre laisse au-dessus d'elle. Ils construisent ainsi un pilier jointif qu'ils arrêtent exactement au niveau supérieur des grands caissons.

On opère ainsi à chaque extrémité de la tranche de terre.

3° Quand les deux piliers sont édifiés, on amène à la surface de l'eau un caisson-batardeau R, sorte de boîte rectangulaire, sans fond, munie de deux cheminées, et mesurant 2 m. 10 de hauteur sur 3 mètres de largeur, avec une longueur de 11 mètres proportionnée à l'écartement des piliers. On la laisse couler en la guidant de façon qu'elle vienne reposer à la fois sur les deux caissons et sur les piliers, achevant ainsi d'emprisonner la tranche de terre. Les cheminées ont une hauteur suffisante pour émerger et se remplissent d'eau jusqu'au niveau de la Seine. Il s'agit maintenant de vider le caisson-batardeau qui constitue une chambre de travail simplifiée.

Au lieu de recourir encore à l'air comprimé, on assure l'étanchéité du pourtour par un procédé d'une simplicité originale, et qui donne le maximum de sécurité. Les bords inférieurs de la cloche sont garnis d'un bourrelet de mousse d'environ 30 centimètres de diamètre. Aussitôt le batardeau en place, on épuise l'eau qui le remplit ; comme dès lors il n'y a plus de sous-pression, cette boîte forme ventouse et subit la pression intégrale de la masse d'eau pesant sur elle, pression qu'on peut évaluer à 150 tonnes. La mousse ainsi comprimée constitue un joint imperméable, et l'on n'a plus à se prémunir que contre l'eau qui suinte à travers le sol.

Les ouvriers peuvent alors descendre à l'intérieur du batardeau, préservés des infiltrations par une simple pompe d'épuisement. Après avoir déblayé la tranche de terre, ils établissent le « pont » en maçonnerie qui, en reliant les deux piliers, achève le raccord des caissons. Le caisson R est alors remonté.

De l'aveu unanime des hommes compétents, M. Chagnaud a exécuté ce travail avec une maîtrise incomparable. Aucun accroc, même léger, ne s'est produit. On a réussi, chose toujours très difficile, à injecter du béton sous l'eau, sans le délayer ; et en le chassant de manière à former un bourrelet intérieur faisant corps avec le pilier extérieur, on a obtenu une adhérence parfaite avec la tôle.

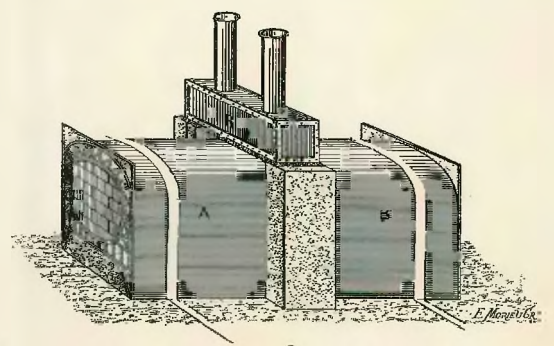
Le raccord des caissons B et C est terminé ; dans quelques jours on aura achevé celui du caisson A avec le caisson B et avec le souterrain. Et, déjà, on commence à noyer des matériaux pour boucher le trou que les caissons ont laissé au-dessus d'eux dans le lit de la Seine. D'ici peu on pourra établir l'intercommunication. Après avoir pompé l'eau qui remplit les caissons, on partira du caisson elliptique du quai de la Cité contre lequel vient buter le caisson C, et l'on déboulonnera l'une après l'autre les plaques de tôle qui obturent provisoirement les extrémités des caissons. Le cuvelage intérieur, une fois raccordé, il n'y aura plus qu'à poser la voie.

Quand les trains circuleront-ils sous la Seine ? Pas avant la fin de 1908 ou le printemps de 1909. Sans compter l'aménagement intérieur des stations, il reste à exécuter : la section de tunnel sous la caserne de la Cité ; une petite section de la rue Danton ; le passage, au moyen de la congélation, sous le chemin de fer d'Orléans ; le raccord des caissons du petit bras de la Seine. Mais l'ouverture de la ligne entre la porte de Clignancourt et le Châtelet aura lieu au mois d'avril prochain.

Bien des lecteurs se demanderont, sans doute, ce qu'a pu coûter cette élégante solution de la traversée de la Seine. L'entrepreneur, lui-même, serait embarrassé, à l'heure actuelle, pour le dire exactement. Voici, pourtant, quelques chiffres fixant très suffisamment les idées.

Le lot dit « de la traversée de la Seine » va de la rue des Halles au boulevard Saint-Germain et mesure 1.093 mètres. Il a été adjugé 12 millions ; dans les autres parties du réseau, le prix du kilomètre, stations comprises, varie de 1.500.000 francs à 2 millions.

F. HONORÉ.



Aspect des deux caissons surmontés du caisson-batardeau R à l'abri duquel s'opère le déblayement et s'établit le raccord définitif. (Les caissons ont été interrompus sur le dessin, pour rester à l'échelle.)



La colonne Branlière en marche, le 9 décembre, dans les contreforts dominant la rive gauche de l'Oued Kiss.



Profil des montagnes des Beni-Snassen, vues d'Oudjda.



Une pièce de 75 de la colonne Branlière franchissant un passage difficile.

LES OPÉRATIONS CONTRE LES BENI-SNASSEN SUR LA FRONTIÈRE ALGÉRO-MAROCAINE

Photographies Hubert Jacques.

CONTRE LES BENI-SNASSEN

L'action répressive de nos troupes contre les Beni-Snassen est maintenant entamée. Après quelques reconnaissances qui ont permis d'étudier le terrain, de se rendre compte des conditions dans lesquelles la marche des colonnes aussi bien que le passage de l'artillerie, mitrailleuses et canons de montagne, pourraient s'effectuer dans ces terrains difficiles, les opérations ont commencé.

La colonne Branlière s'est concentrée à Martimprey, qui servira de point d'appui fixe, tandis que la colonne Félineau se formait à Oudjda. La première, après avoir occupé et brûlé Ar'bal, opère au nord, dans la plaine des Trifas, qu'elle a déjà explorée jusqu'à la Moulouya, tandis que la seconde agit au sud, dans la plaine des Angad. Le massif montagneux oblong dans lequel les Beni-Snassen ont leurs retraites les plus sûres se trouve ainsi cerné des deux côtés.

Sans doute, il ne faut pas songer à s'y engager. La marche, dans un terrain glaiseux, y serait extrêmement pénible, sinon périlleuse, surtout dans la saison où nous sommes. Il semble que la tactique arrêtée par le commandement supérieur, le général Bailloud d'accord avec le général Lyautey, doive consister en des attaques partielles, rapides et vigoureuses où l'on battrait les deux versants de la montagne.

La colonne Félineau a dirigé, le 15 au matin, la première de ces attaques sur Ain-Sfa, marché situé au pied des montagnes, entouré de jardins et offrant de l'eau en abondance. Ce point a été enlevé malgré une vive résistance; puis on occupa les crêtes voisines, au nord des sources, et trois villages furent canonisés de ces positions élevées.

A 5 heures du soir, le feu de l'ennemi cessait.

Nous avons eu treize blessés, dont le lieutenant Faure, des spahis. Mais cette opération, si réussie, a, paraît-il, beaucoup impressionné les Beni-Snassen.



Carte de la région des Beni-Snassen, entre Oudjda et la Moulouya.

UN NAUFRAGE A BIARRITZ

La tempête, récemment déchaînée sur notre littoral, a sévi avec une extrême violence dans le golfe de Gascogne, et, parmi les sinistres maritimes qu'elle a causés, un des plus graves est le naufrage qui s'est produit en vue de Biarritz, pendant la nuit du 14 au 15 décembre. Samedi dernier, à 6 h. 1/2 du soir, un voilier de nationalité suédoise, le *Padosa*, venant de Bilbao et se dirigeant vers les Canaries, se jetait, non loin de la Grande-Plage, sur les rochers formant la base du plateau où s'élève l'hôtel du Palais. Il n'était qu'à 150 mè-

tres du rivage; mais, malgré cette faible distance, la mer démontée et le vent en furie rendirent inutiles tous les efforts tentés de terre, plusieurs heures durant, pour lui porter secours. A 11 heures, les nombreux spectateurs de sa détresse le virent s'ouvrir et sombrer. Au matin, la plage offrait le lamentable tableau des épaves que le flot y avait apportées: un amas de bois déchiquetés, d'agrès, de matériaux divers, c'était tout ce qui restait de ce navire de 300 à 400 tonnes.

Heureusement, le capitaine et huit hommes, sur onze dont se composait l'équipage, avaient pu être recueillis et sauvés.



Tout ce qui restait, après une nuit de tempête, du grand voilier *Padosa* échoué sur la plage de Biarritz. — Phot. Ouwrad.

BORIS SARAFOF

Boris Sarafof, le célèbre chef des révolutionnaires macédoniens, et l'un de ses lieutenants, Garvanof, ont été assassinés, à Sofia, le 11 décembre, par un chef de bande, nommé Panitza, agissant, dit-on, au nom d'un parti qui les tenait pour suspects, à cause de leur opposition actuelle au soulèvement à main armée. Après avoir déchargé son revolver sur ses victimes, le meurtrier a pu prendre la fuite.

Bien qu'âge de trente-cinq ans seulement, Boris Sarafof avait fait beaucoup parler de lui. Ancien officier de l'armée bulgare, il avait démissionné

en 1899 pour se consacrer à la révolution. Doué d'un caractère énergique et indomptable, d'une intelligence vive et cultivée, très populaire, c'était un beau



Boris Sarafof.

type de partisan. S'étant juré d'affranchir la Macédoine du joug de la Turquie, il avait fondé, avec Tzoutchef et quelques autres, l'organisation intérieure qui devait fomenter la révolte devant l'armée ottomane. Le siège de cette organisation était Sofia, et elle recevait des subsides des plus lointains amis de la cause.

Pour recueillir des adhésions à cette cause, il avait fait, il y a quatre ans, un voyage en Angleterre et en France. A cette époque, *L'Illustration* (numéro du 9 janvier 1904) lui consacra un article, et c'est dans nos ateliers qu'il posa pour le portrait que nous reproduisons ici.

Les obsèques de Sarafof et de Garvanof, dont les corps étaient restés exposés pendant trois jours dans l'église Saint-Georges, ont eu lieu dimanche dernier en grande pompe à Sofia. De nombreuses députations des sociétés macédoniennes y assistaient.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

VIENNENT DE PARAÎTRE

☞ Dans la semaine où M. Maurice Donnay était solennellement reçu à l'Académie française, son éditeur, M. Eugène Fasquelle, a eu l'heureuse idée de publier les deux premiers volumes du *Théâtre complet* de l'éminent écrivain qui inaugurent une nouvelle et précieuse série de la bibliothèque Charpentier (ch. vol. 3 fr. 50). Ainsi, aux éditions partielles et disparates que nous connaissions se substitue une collection bien ordonnée dans laquelle les fervents admirateurs du nouvel académicien — et ils sont innombrables — pourront retrouver les émotions du cœur et de l'esprit qui leur firent applaudir d'enthousiasme les pièces aujourd'hui publiées : *Lysistrata*, *Education de prince*, *Amants*, *La Douleuruse*, *L'Affranchie*. D'autres volumes suivront avec d'autres chefs-d'œuvre de la scène et nous voulons espérer que la série en sera longue, très longue, aussi longue que nous le promet un talent aussi divers, aussi vigoureux et aussi fécond que celui de Maurice Donnay.

☞ Au nombre des nouvelles éditions, nous sommes également heureux de signaler *Boule-de-Suif*, le premier volume, luxueusement présenté, des « œuvres complètes de Guy de Maupassant » (ch. vol. 5 fr.), dont la librairie Louis Conard vient de commencer la publication. On trouve, dans le même volume, précédant un choix de lettres du maître disparu, une excellente préface de M. Pol Neveux.

Beaux-Arts et bibliophilie.

☞ M. Armand Dayot, le très distingué inspecteur général des Beaux-Arts à qui nous devons déjà de si agréables études et tant d'ingénieux albums, continue son œuvre de vulgarisation par la gravure en nous offrant, pour nos éternelles, un magnifique volume consacré à l'*Histoire de la Peinture anglaise, de ses origines à nos jours* (Laveur, 50 fr.). 250 illustrations dans le texte et 25 héliogravures composent une somptueuse galerie que nombre de fervents de l'art et du livre seront heureux de posséder.

☞ Dans un intéressant album enrichi de 473 gravures, la maison Hachette a réuni l'œuvre d'Albert Dürer, peintre et graveur (12 fr. 50). Si l'on songe que les peintures d'Albert Dürer — pour ne parler que des peintures — sont dispersées entre trente-neuf collections publiques et particulières d'Europe et d'Amérique, on devine combien il fut difficile de rassembler les éléments d'une telle étude. Précédé d'une biographie précise, suivi d'un triple catalogue de l'œuvre de Dürer, par années, par musées, par sujets, cet album sera également précieux aux amateurs et aux historiens.

☞ M. Maxime Collignon, dont on connaît les beaux travaux sur la sculpture antique, s'est appliqué à caractériser, par ses traits essentiels, une des périodes les plus attrayantes de l'histoire de l'art grec, celle que dominent les noms illustres de *Scopas* et de *Praxitèle* (*Collection des Maîtres de l'art*, Plon, 3 fr. 50). C'est le moment où la sculpture, en quête de nouveauté, la cherche et la trouve dans l'expression des passions et des sentiments. C'est aussi le règne de l'individualisme, et jamais peut-être l'art n'a été plus affranchi de la discipline d'école. Les trente et une figures qui accompagnent le texte reproduisent les sculptures les plus caractéristiques et une bibliographie, très complète, donne une référence spéciale pour chaque œuvre citée.

☞ Le *Vieux Paris artistique et pittoresque* s'est donné la mission de faire connaître aux personnes que toute manifestation d'art intéresse quelques-unes des principales richesses de certains musées parisiens, connus à peine de quelques rares privilégiés. Le premier album, réservé aux *Chefs-d'œuvre du musée des Arts décoratifs*, a été tiré à 500 exemplaires, dont 20 sur japon, à 50 francs l'exemplaire, et 480 sur hollandaise, à 25 francs.

☞ En Suisse, les touristes qui se plaisent à visiter tant de merveilles naturelles accordent généralement trop peu d'attention aux curieux spécimens de cette architecture ancienne qui — autre richesse de cet intéressant pays — sont, dans les villes, les robustes maisons bourgeoises, si originalement caractérisées ; et, dans toutes les vallées, les forteresses et les châteaux qui harmonisent, comme nulle part ailleurs, avec le paysage leur silhouette pittoresque.

Afin d'attirer l'attention du grand public sur tous les trésors encore existants de la vieille architecture suisse, le Dr Roland Anheisser, architecte, a publié en une série de fascicules formant aujourd'hui un ouvrage complet (Lib. Franck, Berne, 35 fr.), 110 planches dessinées, reproduisant un certain nombre d'édifices de l'*Architecture suisse ancienne* choisis presque tous dans la Suisse occidentale.

☞ Les biographies de Massenet sont rares. Sur le célèbre auteur de *Manon*, M. Eugène de Solenières nous a donné, en 1897, une brochure composée en grande partie d'extraits des jugements de presse. D'autre part, M. Georges Imbert a consacré au maître un chapitre dans ses *Profil d'artistes contemporains* et M. Georges Serrières lui en a réservé un autre dans sa *Musique française moderne*. Ces écrits ont été compulsés par M. Louis Schneider et lui ont fourni une partie des matériaux d'un beau volume, *Massenet*, qu'il nous présente modestement comme un travail purement documentaire et non comme un ouvrage de critique et d'érudition. De nombreuses photographies ornent ce volume, publié par l'éditeur Carteret et l'imprimerie Lahure (25 fr.) avec un souci d'élégance qui était dû au plus élégant des musiciens, à Massenet.

☞ Sur les maîtres de la musique, sur ceux qui ne sont plus, la jolie petite collection des « musiciens célèbres » (H. Laurens, ch. vol. 2 fr. 50) s'enrichit de trois études : *Grétry*, par M. Henri de Curzon ; *Mendelssohn*, par M. Paul de Stœcklin ; *Paganini*, par M. J.-G. Prod'homme, que l'on aimera également placer en bonne place dans sa bibliothèque, à la suite des volumes précédemment parus.

Géographie, histoire.

☞ L'image incorporée à la description s'impose de plus en plus aujourd'hui, comme le complément obligé du texte dans un livre de géographie. Elle traduit les variétés des aspects et les nuances qu'une description ne saurait atteindre ; aussi avons-nous été ravis de feuilleter, dans son illustration nouvelle et entièrement originale, le merveilleux tableau géographique de M. Vidal de Lablache, *La France* (Hachette, 25 fr. et 35 fr.). — Une autre luxueuse publication qu'il suffit de citer, car elle est déjà célèbre : *L'Homme et la Terre*, d'Elisée Reclus, consacre son quatrième volume, publié cette année (Libr. Universelle, 20 fr., 25 fr. et 27 fr.), à l'histoire moderne. L'œuvre sera complète en six volumes.

☞ Les petits apprendront facilement l'histoire de *Henri IV* (Bovin, 15 fr.) dans le texte léger de M. G. Montorgueil qu'enluminent joliment les aquarelles de Vogel, et les adolescents, qui songent déjà aux études supérieures dans les grandes villes, auront la curiosité de se renseigner, dans le petit livre adroit et coquet de Robida (Armand Colin, 1 fr. 50 et 2 fr. 10), sur ce que furent les études et les *Escholiers du temps jadis*.

Philosophie.

☞ Avec *la Conquête de l'Infini* (Fischbacher, 2 fr. 50), M. Edmond Thiaudière vient d'ajouter un nouveau recueil de pensées à cette série de petits volumes si substantiels et si originaux, qu'il qualifie de « Notes d'un pessimiste », sans doute par antiphrase, car, au fond, sa philosophie procède d'un sage optimisme. Elle s'inspire ici des idées les plus élevées et peut apporter un précieux réconfort aux âmes tourmentées.

Livres d'étrennes.

☞ A la liste des livres d'étrennes que nous avons signalés dans notre dernier numéro, il nous faut ajouter le très émouvant *Journal d'un Cosaque du Transbaïkal* (Plon, 15 fr., 19 fr. et 22 fr.), par le colonel A. Kvitzka, qui prit part, en 1904 et 1905, à la campagne de Mandchourie.

Divers.

☞ Mentionnons : *Magenta et Solferino : autrefois, aujourd'hui* (Berger-Levrault, 2 fr. 50), par M. Eugène Poiré ; *L'Education physique et sportive des jeunes filles* (Flammarion, 3 fr. 50), par M. Emile André, un manuel bien moderne qu'illustrent de nombreuses gravures, dont un croquis de Mlle Louise Abbéma ; une nouvelle édition française de la première partie de l'ouvrage si curieux de W. Roux Ball : *Récréations mathématiques et problèmes des temps anciens et modernes* (Libr. scientifique, Hermann, 5 fr.), qui se termine par une note de M. Hermann sur la comptabilité d'une personne qui dépense plus que son revenu, et la manière de se constituer soi-même une rente viagère.

NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Nous offrons aujourd'hui aux lecteurs et abonnés de *L'Illustration* une des meilleures pages de la partition du *Chemineau*, le drame lyrique dont nous avons signalé le grand succès à l'Opéra-Comique.

Le superbe poème de Jean Richepin n'a rien perdu de sa valeur ni de sa saveur en passant de l'Odéon, son cadre primitif, à l'Opéra-Comique où il s'est revêtu de musique. C'est un hymne à la beauté du sol, à la fécondité des moissons ; c'est surtout l'exaltation de la liberté, de la grande route, de l'indépendance ; c'est la joie du plein air.

Le délicieux duo que nous publions est un épisode charmant de ce drame lyrique. Toinet, le pauvre petit paysan, aime Aline, la fille d'un riche fermier. Aline épouserait bien Toinet, mais son père s'y oppose. Et dans ce duo où tous deux exhalent leur espoir, il y a je ne sais quelle mélancolie résignée, tout à fait exquise. C'est là une note nouvelle du talent si souple de Xavier Leroux.

**

La *Musette*, que nous donnons à la suite du *Chemineau*, est un morceau de piano dû à la plume de M. Gustave Samazeuilh. M. Gustave Samazeuilh est un jeune. Son nom n'est encore connu que de quelques spécialistes de la musique ; mais il est tenu en haute estime par tous. M. Samazeuilh qui a tout juste trente ans, est élève du regretté Ernest Chausson. Il a peu écrit jusqu'à présent, mais il s'est voué à la musique sérieuse, à la musique symphonique et classique.

La *Musette* qu'il a écrite, a le charme agreste, la grâce enrubannée qui doit caractériser ces pièces dans le mode ancien. L'œuvre n'est pas précisément facile à exécuter ; elle abonde en « accidents » qui en hérissent la lecture. Mais elle est d'un joli style et d'une couleur archaïque très intéressante.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LES MALADIES PSYCHIQUES DANS L'ARMÉE RUSSSE.

Les maladies psychiques et les cas d'aliénation mentale sont nombreux dans l'armée russe, au point de préoccuper l'opinion médicale.

Une étude rétrospective sur les maladies mentales pendant la guerre russo-japonaise vient de paraître dans un journal militaire russe.

Nous y trouvons cette constatation très suggestive, que les cas de neurasthénie et ceux de psychoses alcooliques se sont terriblement multipliés parmi les officiers pendant la malheureuse campagne.

Mais, tandis que la neurasthénie sévissait surtout parmi les troupes de l'avant, où elle se montrait huit fois plus fréquente que parmi les troupes de l'arrière, on observait le contraire pour les psychoses alcooliques, qui décimaient ces troupes inactives.

Le mécanisme de ces troubles apparaît nettement : en avant, au contact avec l'ennemi, il y avait la fatigue, le manque de sommeil, les efforts et les émotions ; et aussi l'influence déprimante des échecs successifs : d'où la neurasthénie éclatant chez tous ceux qui présentaient quelque prédisposition à cette névrose.

D'autre part, à l'arrière, et dans l'inaction, que pouvait-on faire, sinon boire beaucoup de champagne ?

LA COMPRESSION DES ORDURES MÉNAGÈRES.

Le problème de l'évacuation des ordures ménagères ramassées chaque matin dans les grandes villes, est toujours à l'ordre du jour.

Comme une des difficultés de cette évacuation tient au volume considérable des dites ordures, on a eu l'idée d'agir sur ce volume.

C'est ainsi qu'on vient d'essayer, aux Halles centrales de Paris, un procédé, dû à M. Mazerolles, et consistant à soumettre les ordures à l'action d'une broyeuse-compresseuse, qui en réduit le poids de 18 %, par élimination de l'eau, et le volume de 52 %, c'est-à-dire de plus de moitié.

Le volume des ordures quotidiennes de Paris étant de près de 350 mètres cubes, et

leur poids dépassant 122.000 kilos, un tel résultat n'est pas sans grand intérêt.

Ajoutons que les ordures ainsi déshydratées et comprimées sont devenues très propres à l'incinération, et qu'il est question, si les essais actuels donnent satisfaction, de procéder à l'incinération de tous les détritus des Halles dans leurs sous-sols mêmes.

CE QU'UN MENHIR APPREND SUR LA GÉOGRAPHIE.

Il y a dans l'île de Moirmoutier, actuellement soudée au continent, en Vendée, un menhir qui a été découvert et complètement restauré par M. Marcel Baudouin. Or, l'étude détaillée de ce menhir a montré à M. M. Baudouin que la roche constituant ce mégalithe n'est pas de l'île même : elle ne peut venir — pour prendre le plus court — que de l'île d'Yeu. Mais l'île d'Yeu est actuellement distante de 20 kilomètres de la côte vendéenne. Il n'est pas admissible que les hommes préhistoriques aient pu construire des barques capables de véhiculer cette masse : par conséquent, il faut conclure qu'à l'époque néolithique, l'île était soudée au continent et formait un cap. La pierre a voyagé non par mer, mais par terre, évidemment. Ce cap, d'ailleurs, était connu des Romains : il était nommé Promontoire des Pictes, et les géographes latins le mettaient là où est l'île d'Yeu. Il faut donc conclure que la séparation de l'île d'Yeu et du continent est postérieure à l'époque romaine. On peut aller plus loin encore, d'après M. Marcel Baudouin. L'analyse d'autres faits archéologiques permet d'établir, en effet, que le détroit de l'île d'Yeu est contemporain du règne de Posthumus, l'empereur qui voulut affranchir les Gaulois du joug romain vers la fin du troisième siècle. Jusque-là on avait cru ce phénomène d'isolement beaucoup plus ancien, géologiquement parlant.

LA CAPTATION DES RADIOTÉLÉGRAMMES.

Malgré les progrès incessants de la télégraphie sans fil, on est encore loin de connaître tous les mystères de la propagation des ondes hertziennes. On sait que ces ondes franchissent l'espace par ondulations concentriques, qu'elles circulent avec une facilité particulière au-dessus de l'Océan et dans une atmosphère humide. Jusqu'au jour où l'on a pu envoyer des télégrammes par-dessus les Alpes, on a cru qu'elles étaient radicalement interceptées par les montagnes.

On est encore peu fixé sur la manière dont ces ondes se propagent à travers le sol et les masses diverses accolées à sa surface. Et, malgré la réserve qui s'impose en une matière si obscure, le monde savant accueille peu révérencieusement l'idée d'un Américain qui proposait de creuser deux grands trous, l'un à New-York, l'autre à Paris, où l'on disposerait des appareils obligeant les ondes hertziennes à passer par-dessous l'Océan.

D'étranges surprises nous sont réservées dans ce domaine à en juger par les expériences de M. Ducretet. Si l'on place dans une chambre quelconque d'une maison de Paris, un appareil récepteur portant deux fils métalliques, l'un simplement tendu dans la chambre, l'autre relié à une conduite de gaz ou d'eau, cet appareil enregistre tous les radiotélégrammes expédiés de la tour Eiffel. Ce serait donc la preuve que, dans certaines conditions qu'il reste à formuler, les radiotélégrammes peuvent être interceptés sans le secours d'antenne, au moyen d'un appareil aussi portatif qu'un appareil de photographie. Le phénomène présente une importance particulière au point de vue militaire.

LE DIRIGEABLE KLUYTMANS ET DE MARÇAY.

Avec le concours du baron Edmond de Marçay, Parisien très connu, un ingénieur hollandais, depuis plusieurs années fixée en France, M. Kluytmans, vient d'établir un dirigeable qui marque une évolution extrêmement curieuse, presque une révolution, dans l'art de concevoir la propulsion des navires aériens.

Jusqu'ici tous les constructeurs ont placé l'hélice sous le ballon. Or, qu'elle se trouve à l'avant ou à l'arrière, elle rompt l'équilibre, car à son action propulsive s'ajoute une force ascensionnelle qui tend constamment à faire pointer l'extrémité opposée de l'enveloppe.

D'autre part, même si l'hélice est montée au centre de gravité mais accrochée à

la nacelle — comme c'était le cas de *Patricie* — le déplacement d'air, s'effectuant loin de la masse, doit être considérable ; il exige, dès lors, des palettes énormes et des vitesses extravagantes, ce qui augmente le poids mort. Les palettes de la *Ville-de-Paris* mesurent 10 mètres de long et tournent à 140 tours par minute ; celles de *Patricie* n'avaient que 2 m. 50, mais faisaient 1.200 tours.

Le colonel Renard, dont nous voyons triompher presque toutes les théories à mesure que les progrès de l'industrie mécanique permettent de les appliquer, a formulé ce principe : « Le propulseur, le stabilisateur et le gouvernail doivent être installés aussi près que possible non seulement du centre de gravité, mais encore de la masse. » La meilleure place serait donc sur l'axe longitudinal, c'est-à-dire « dans le ventre » du ballon. C'est cette place, qu'avec une audace élégante, ont choisie MM. Kluytmans et de Marçay.

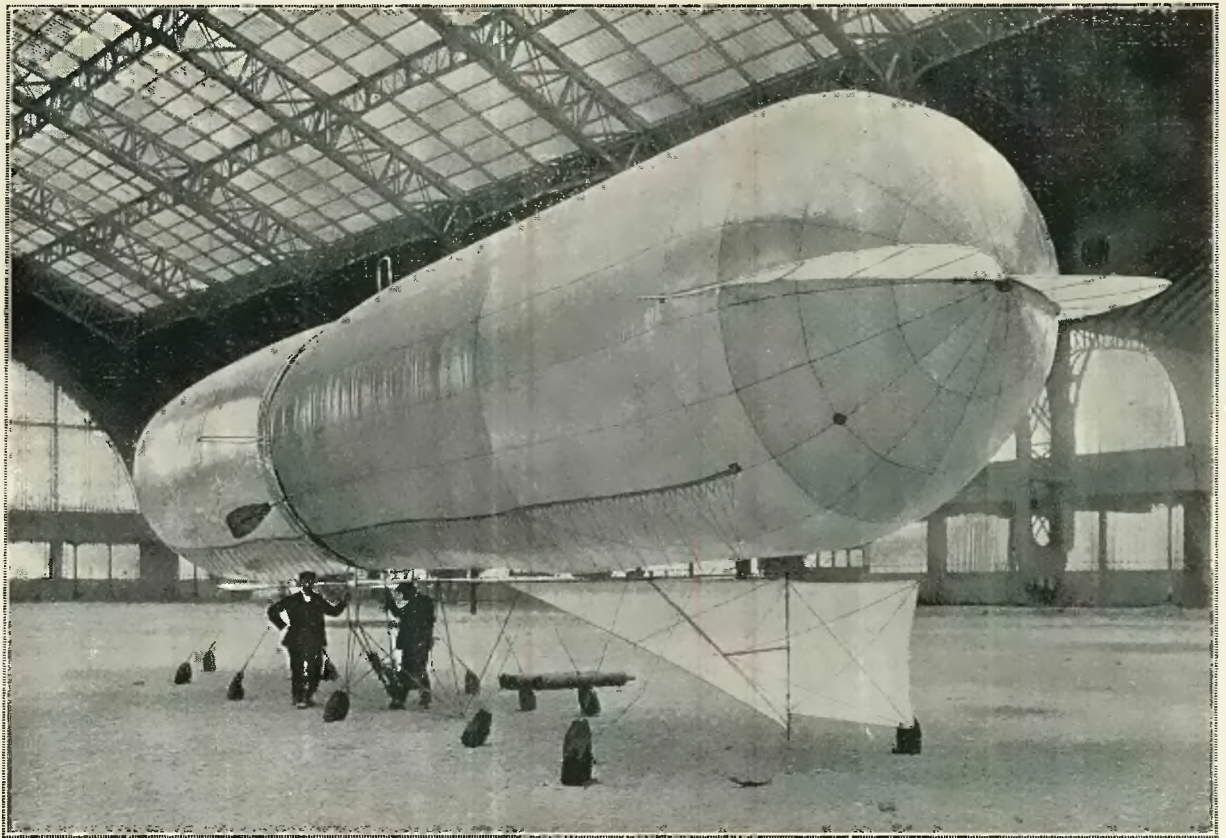
Leur ballon, en soie tendue sur armature d'acier, est formé par deux cylindres situés dans le prolongement l'un de l'autre, à un intervalle de 20 centimètres ; l'avant se termine en pointe, l'arrière est hémisphérique. Ces deux moitiés de ballon sont réunies par quatre oreilles métalliques tubulaires qui règlent l'écartement et assurent la communication nécessaire pour maintenir de part et d'autre une égale pression du gaz. Dans l'intervalle, actionnée par un moteur suspendu près de la nacelle, tourne une roue en acier portant deux palettes longues de 49 centimètres sur 28 centimètres de largeur et dont la naissance se trouve à 15 centimètres de la périphérie du ballon protégé, en cet endroit, par une ceinture d'acier. Ce dernier se trouve donc enveloppé par le déplacement d'air qui atteint 14 mètres cubes par tour de cette petite hélice dont la rotation assure automatiquement l'horizontalité en vertu du principe du gyroscope que nous exposâmes, il y a quelque temps, en décrivant le chemin de fer monorail Brennan. En admettant que la palette se brise, la force centrifuge l'entraînera fort loin ; en outre, la solidité et la disposition spéciale du mécanisme semblent rendre fort peu probable des ruptures ayant pour conséquence le déchirement de l'enveloppe.

Cette stabilité gyroscopique permet de réduire à la plus simple expression la formule du stabilisateur et du gouvernail. Sous le ballon, qui mesure 22 mètres de long et 3 mètres de diamètre, court une poutre armée portant un empennage constitué par un simple plan vertical où s'adapte un gouvernail d'environ 2 mètres de côté. Enfin, du centre arrière rayonnent deux plans horizontaux en forme de queue de poisson qui servent de stabilisateur. Le bois a été radicalement proscrit ; pour toutes les armatures on a employé des tubes *Gallia* en acier élastique pouvant, au dire de l'inventeur, supporter, sans dislocations graves, des chocs assez violents.

Ce ballon cube 135 mètres et pèse, en ordre de marche, non compris le pilote, 137 kilos. Construit et expérimenté dans la Galerie des machines, il a évolué à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure, l'hélice donnant seulement 70 tours par minute.

Les résultats ont été si conformes aux prévisions que MM. Kluytmans et de Marçay ont aussitôt entrepris la construction d'un dirigeable stratégique du même modèle. Ils estiment, avec raison, semble-t-il, qu'un aéronef militaire doit, avant tout, être de maniement facile et d'équipement rapide ; il suffit qu'il puisse porter trois personnes : deux pour la manœuvre et une pour les observations.

Le *Patricie* cubait 3.300 mètres et enlevait sept personnes avec 400 kilos de lest ; mais



Le nouveau dirigeable sectionné de MM. Kluytmans et de Marçay.

le gonflement et l'appareillage exigeaient douze jours et il fallait quatre voitures de guerre pour le transporter. Le nouveau dirigeable aura 40 mètres de longueur sur 7 m. 50 de diamètre et cubera 1.800 mètres. Le moteur, extra-léger, sera de 70 chevaux et ne dépassera pas 300 grammes par cheval. Le poids total atteindra environ 1.200 kilos. Ce ballon pourra enlever trois personnes et 500 kilos de lest ; le gonflement et l'appareillage demanderont six heures ; une voiture suffira pour le transporter. Confectionné avec la fameuse enveloppe jaune *Continental* qui fit ses preuves dans toutes les courses de l'année, il pourra rester au moins trente-six heures en l'air.

Enfin, MM. Kluytmans et de Marçay nous promettent à bref délai le dirigeable de plaisance cubant 1.500 mètres, actionné par un moteur de 30 chevaux pesant 40 kilos et pouvant promener deux personnes dans les airs, avec tout le confort moderne, à la vitesse de 60 kilomètres à l'heure qu'il semble peu raisonnable d'espérer dépasser dès que la brise atteint elle-même la vitesse de 7 à 8 mètres par seconde.

Le prix ne dépasserait pas 40.000 ou 50.000 francs. Le dirigeable commencerait donc à être à la portée de tous ceux qui possèdent une auto « vraiment chic », d'autant plus que, d'ici quelques semaines, le prix énorme du gaz, qui était un obstacle sérieux au développement de la navigation aérienne, aura baissé dans des proportions considérables. Actuellement, l'hydrogène pur, nécessaire aux dirigeables, obtenu en décomposant l'eau par électrolyse, revient à 2 francs le mètre cube. La nouvelle machine installée à Chalais-Meudon, qui utilise le vieux procédé consistant à faire passer de la vapeur d'eau sur du fer rouge, le produira à 25 centimes. Le gonflement d'un ballon de 1.500 mètres cubes coûtera donc 375 francs au lieu de 3 000.

BUREAU DE POSTE « MODÈLE ».

Le bureau de poste situé à l'angle de la rue de l'Arcade et du boulevard Malesherbes, le « bureau 3 », n'était, tant s'en faut, ni des moins propres, ni des plus confortables de Paris. Ce n'était point un de ces classiques et démodés bureaux à grilages comme il en existe encore trop, de-ci de-là, où une barrière, hostile ou protectrice, on ne sait trop — en tout cas, déplaisante — se dresse entre le public et ses fonctionnaires. Depuis quelques années, un comptoir recouvert de glaces y avait remplacé la cloison et les grilles, ce qui était jusqu'ici le suprême perfectionnement, pour un bureau postal. Ses clients habitués ne se plaignaient pas trop.

Cependant, l'Administration, préoccupée d'améliorer, progressivement, dans la mesure de ses moyens, l'aménagement des locaux où est admis le public, et qui a déjà fait, dans certaines grandes villes, d'heureuses tentatives, vient de donner, en transformant de fond en comble ce « bureau 3 », une nouvelle preuve de son bon vouloir. Sachons-en gré à M. Simyan.

Il y a six semaines environ, l'architecte René Binet était prié de passer rue de Grenelle, au sous-secrétariat. Là on lui demandait d'étudier un « bureau de poste modèle », hygiénique, coquet, d'abord engageant, agréable à fréquenter. Par exemple, il ne fallait pas traîner : on voulait pouvoir, au commencement de décembre, inaugurer l'installation nouvelle.

M. René Binet, artiste ingénieux et fertile en ressources, décorateur amoureux du métier — il prouvait tout cela dans la porte monumentale de l'Exposition de 1900, sa première œuvre marquante — accepta la mission avec joie, enthousiasmé par le programme, point effrayé du court délai. En quelques jours, secondé par M. Le Guen, son dévoué collaborateur, il mit sur pied un projet qui plut en haut lieu, puis distribua ses commandes à des entrepreneurs

diligents et sûrs. Fin novembre, on était, comme disent les marins, « parés ». Toutes les pièces de l'aménagement ou de l'aménagement, ferronneries, bureaux, céramiques, comptoirs, avaient été façonnées, prêtes à poser, dans les ateliers. Il n'y avait qu'à profiter du premier repos dominical pour les mettre en place.

Ce fut fait d'un samedi soir au lendemain dimanche soir. Le samedi à 9 heures arrivaient les serruriers, les maçons, les carreleurs, les vitriers, les peintres, les menuisiers. Le lundi matin, à 8 heures, flairant bon le mastic humide encore, la peinture fraîche, le bureau s'ouvrait, neuf, pimpant, méconnaissable.

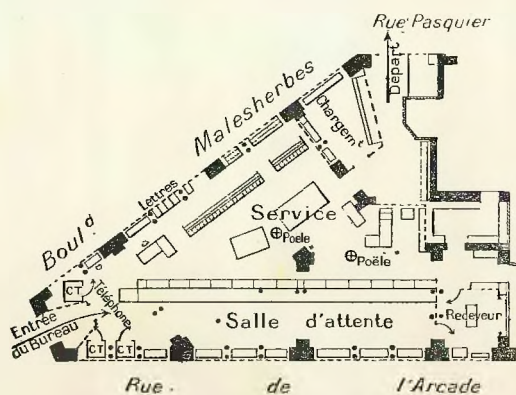
On peut voir, par les plans que nous donnons ici, que M. René Binet a transformé de fond en comble, dans sa disposition même, le bureau 3.

D'abord, une cloison le sépare en deux parties distinctes, celle réservée au public et celle où travaille, en paix, à l'abri des regards indiscrets, le personnel. Les guichets, qui étaient autrefois du côté de la rue de l'Arcade, ont été reportés sur le boulevard Malesherbes, où se trouve maintenant l'entrée du bureau. Les cabines téléphoniques, qui encombraient naguère la porte, à l'angle des deux voies, ont été rejetées au fond. Plus de poêles : le chauffage à la vapeur. Et le local se trouve ainsi singulièrement aéré, débarrassé.

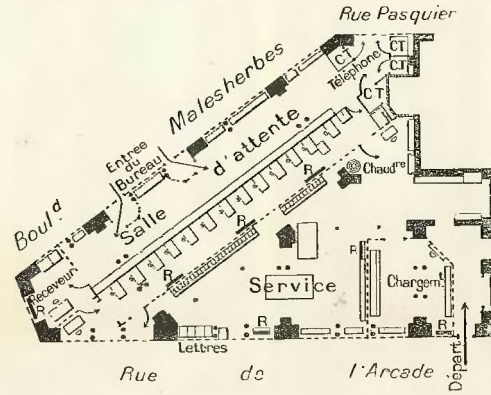
Quant à la décoration, elle est charmante.

A la cloison, encadrés de légères et simples armatures métalliques, scintillent doucement des verres américains, aux reflets irisés. Le comptoir où se présente le public, revêtu en avant de faïences blanches, avec de discrets rehauts bleus, frises au pochoir, écussons où chante le coq gaulois, sont couverts d'opales légèrement décorées ; et de très curieuses et très commodessé-billes d'émail bleu sont creusées, à chaque guichet, pour recevoir l'argent, facilitant aux mains les plus petites et les plus finement gantées, la reprise de la monnaie. Enfin, dans les moindres détails, écriteaux, boîtes aux lettres, la verve inventive et le sens artiste de l'architecte se sont manifestés. Il n'est pas jusqu'à l'extérieur même du bureau, à ses vitrages où le verre imprimé alterne avec les vitres simples, à ses boiseries, où le bleu — la couleur des postes et télégraphes — souligne le vieux vert olive, en attendant qu'il le remplace tout à fait, qui n'ait été transformé et rajeuni.

M. Simyan s'est déclaré pleinement satisfait de son architecte. M. Simyan est homme de goût. Nous avons le bureau modèle. Il reste à charger M. René Binet de le recopier à beaucoup d'exemplaires, — ou plutôt de l'adapter, de le modifier suivant les cas que présenteront, l'un après l'autre, tous les bureaux de poste de Paris.



Transformation en vingt-quatre heures du bureau de poste de la Madeleine.
'Avant (le samedi soir).



Après (le lundi matin).



La vue de Carrickfergus Castle, près de Belfast (Irlande), qui a servi à un « truquage » publié par plusieurs journaux. — A l'endroit marqué ici d'une croix blanche, une silhouette du dirigeable *Patrie*, à demi dégonflé, avait été dessinée, et la photographie paraissait ainsi avoir été prise le dimanche 30 novembre, jour où le ballon fut aperçu dans ces parages. — Le cliché, non retouché, est de M. Alex. R. Hogg, de Belfast.



La dernière photographie authentique du *Patrie*, que nous connaissons à l'heure actuelle. — Elle a été prise le 29 novembre, à Souhesmes, à la fin de l'après-midi, cinq heures avant la catastrophe, par un lecteur de *L'Illustration*, M. H. Martin, qui n'a développé ses clichés que quinze jours plus tard.

DEUX DOCUMENTS RELATIFS A LA PERTE DU DIRIGEABLE « PATRIE »

LES DERNIÈRES PHOTOGRAPHIES DU « PATRIE »

Plusieurs lecteurs nous ont témoigné leur étonnement de n'avoir point vu dans *L'Illustration* les photographies du dirigeable *Patrie* flottant désespéré au-dessus de Belfast, que d'autres journaux hebdomadaires et quotidiens ont reproduites.

Ces photographies auraient été en effet des plus intéressantes, et même des plus émouvantes, si elles avaient été authentiques.

Elles ne l'étaient malheureusement pas.

Nos confrères ont évidemment été trompés par un photographe irlandais... facétieux qui leur a envoyé — et présenté comme des instantanés uniques — des épreuves obtenues en reportant, sur des vues vendues couramment 1 shilling 6 pence (1 fr. 80) dans toutes les librairies d'Irlande, une pitoyable mais assez vraisemblable silhouette de dirigeable à demi dégonflé (1).

(1) Nous avons souvent à nous défendre nous-mêmes contre des tentatives de ce genre.

Nous publions ici une de ces vues, celle de *Carrickfergus Castle*, non retouchée et vierge de tout ballon en détresse : elle appartient, comme celle des *Belfast-Grounds*, qui a servi au même usage, à la collection Alex. R. Hogg (Trinity street, Belfast).

Il nous faut ajouter, d'ailleurs, que le *Patrie* a en réalité passé, le 30 novembre, bien loin de Carrickfergus Castle, et qu'il se maintenait à une assez grande hauteur au-dessus du niveau de la mer.

Il est maintenant à craindre qu'il n'existe

aucun cliché authentique pour fixer l'aspect véritable du *Patrie* avant sa disparition définitive dans l'immensité des mers septentrionales. A moins pourtant qu'un trop discret amateur, gentleman-farmer peu soucieux de la curiosité des journaux, ou marin d'un navire en croisière dans les parages des Hébrides ou des Shetland, ne recèle dans une bobine de son kodak, ou sur une plaque de son détective, le précieux trésor, le négatif minuscule, peut-être un peu flou et brouillé, que pourtant *L'Illustration* payerait si cher.

Il ne faut en effet jamais désespérer. A Verdun même, on avait assuré à nos correspondants qu'aucune photographie, absolument aucune, n'avait été prise à Souhesmes, pendant la journée qui précéda la perte du *Patrie*. Ils s'ingénierent donc à reconstituer par le dessin, avec l'aide des témoins les plus qualifiés, les dernières phases de la catastrophe. Or, voici qu'un de nos lecteurs nous envoie plusieurs épreuves qui auraient épargné aux dessinateurs de *L'Illustration* bien des recherches : mais il n'a pensé à développer ses clichés, pris le 29 novembre, que quinze jours après, quand il a vu nos dessins. Nous reproduisons une de ses photographies, la dernière, faite à la fin de l'après-midi, avant la bourrasque fatale : elle atteste l'exactitude des gravures de notre dernier numéro.

LE VOYAGE DE L'ESCADRE AMÉRICAINE

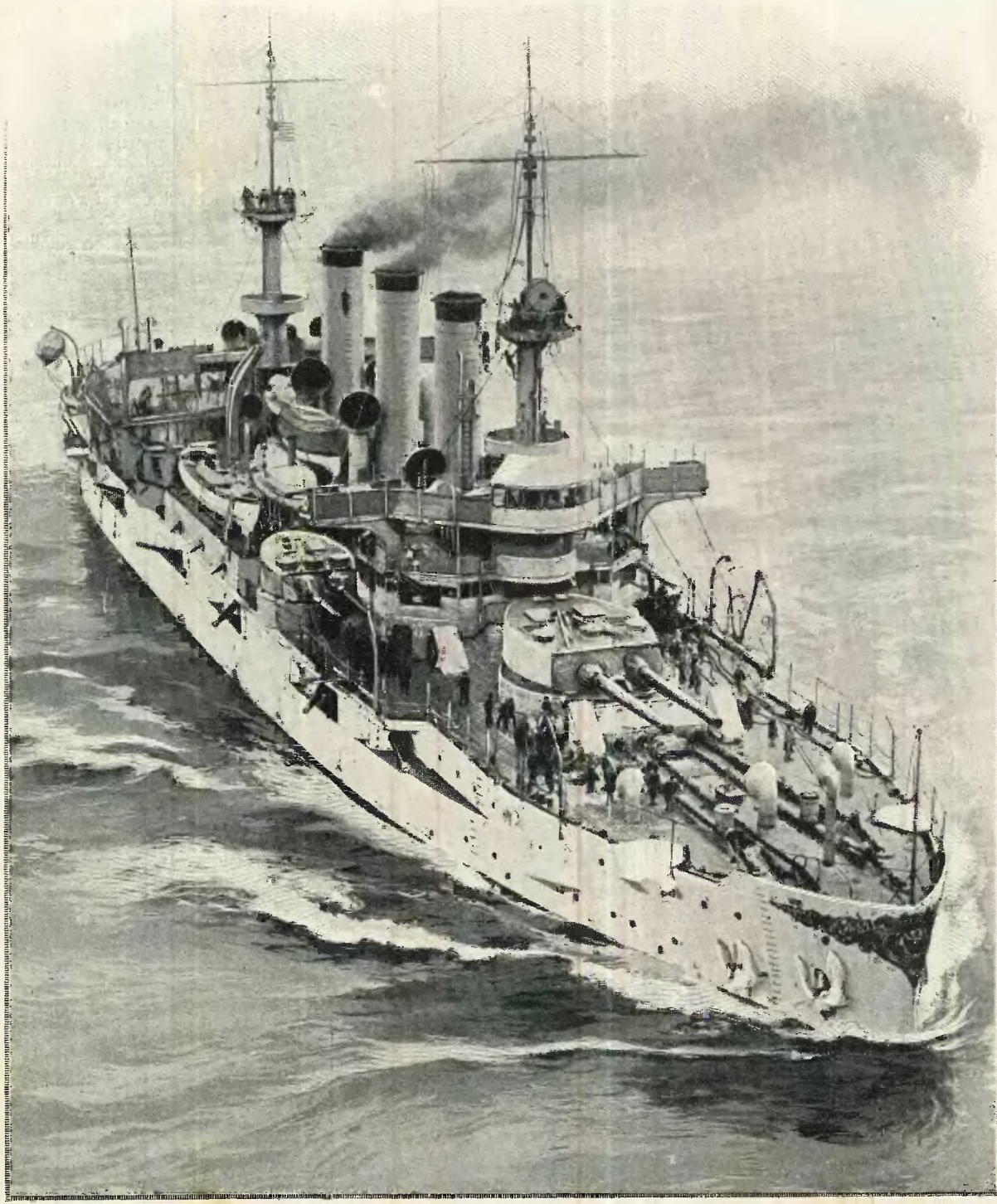
Le 9 décembre, au bruit des salves, l'amiral Robley D. Evans prenait le commandement de l'escadre américaine de l'Atlantique, qu'il était appelé à conduire à San-Francisco, et arborait son pavillon sur le *Connecticut*. Lundi dernier l'escadre se mettait en marche. Ce départ fut extrêmement imposant : le président Roosevelt, qui a pris cette grave initiative d'envoyer dans le Pacifique, face à l'Asie, toutes les forces navales des Etats-Unis, était venu apporter à l'amiral les souhaits de bon voyage de la nation. Puis les seize cuirassés s'éloignèrent, lourds de munitions, enfoncés jusqu'à la ligne de charge, tandis que les batteries de terre lançaient leurs bordées d'adieu. L'armada des Etats-Unis commençait son périple sensationnel.

LES THÉÂTRES

L'Opéra-Comique a repris *Iphigénie en Aulide*, de Gluck, dont on a goûté, admiré l'harmonie pure et la classique beauté. M^{lle} Bréval prête au personnage d'Iphigénie sa noble silhouette et sa voix splendide.

Le théâtre lyrique de la Gaîté a repris *L'Attaque du moulin*, drame lyrique en quatre actes, tiré d'une nouvelle d'Emile Zola par Louis Gallet et mis en musique par M. Alfred Bruneau. Il a obtenu, avec M^{me} Delna, comme à la première représentation, en 1893, à l'Opéra-Comique, un vif succès.

Une grande solennité musicale a eu lieu à Dijon. Pour la première fois depuis cent cinquante ans, on a revu à la scène un opéra de Rameau, le grand maître classique. *Dardanus* reste, sous ses formes surannées, un vivant chef-d'œuvre : il a été interprété à souhait par M^{lle} Marcelle Demougeot, aux accents chaleureusement dramatiques, dans Iphise ; par M^{lle} Suzanne Chantal, au timbre cristallin, à la virtuosité consommée, au style si pur, dans Vénus ; par M. Flamondon, à la voix généreuse et souple.



Le *Connecticut*, navire amiral de l'escadre cuirassée américaine, en route pour le Pacifique.